

On tenterait vainement de trouver un enseignement plus vaste et plus profond que celui que renferme le Décalogue dans sa simplicité : l'unité de Dieu, les rapports qui doivent subsister entre l'homme et son auteur, les devoirs sociaux, la consécration de la famille, le droit de propriété, tout s'y trouve. Si la tolérance de la polygamie et de la servitude perpétuelle pour les esclaves étrangers y est introduite, le Seigneur déclare d'avance qu'il n'a point donné des lois bonnes, à cause de la dureté de cœur d'un peuple qui préférerait les oignons de l'Égypte à la liberté.

La durée même de ce peuple, à qui furent confiées les paroles de Dieu, durée qui se prolonge à travers les siècles, malgré le mépris universel dont le poursuivent les générations ; les restes si vigoureux de son antique constitution, qui résistent au tems, alors que tant de sociétés passent et disparaissent pour toujours, laissent voir quelle force a dû présider à sa formation primitive, comme on juge de la solidité d'un édifice détruit à la dureté du ciment qui joint encore les faces des murs renversés.

A côté de Moïse et du Pentateuque, que mettez-vous ? L'Inde avec les Védas ? Mais joignez aux livres sacrés de cette portion céleste de l'Orient les mille commentaires qui les ont obscurcis ; tandis que dans le récit de Moïse tout est clair, tout est simple, qu'il parle de la création comme s'il y eût assisté. Qu'apprenez-vous dans la religion d'un peuple un moment si vanté ? Quel progrès a-t-il fait faire à l'humanité ? Il l'a enchaînée dans la loi des castes, il lui a ôté la faculté de tout développement. A quels excès ne parvint pas sa philosophie ? Qu'est-ce que le Bagavatgita, avec l'inflexible immutabilité de ses prescriptions ?

On a beaucoup parlé de la Chine. La Chine a des côtés prodigieux ; mais, comme les monumens primitifs de la sagesse chinoise ont péri, on ne peut juger que de ce qui est ; et ce qui est, c'est le despotisme, c'est l'absence de toute philosophie un peu élevée, c'est la nullité de la poésie, c'est l'affaiblissement de l'intelligence et de la vertu, c'est l'imoralité la plus complète.

Le sort de la Perse n'est pas meilleur, quelle que soit l'époque où parut Zoroastre, il n'est pas douteux que, établissant dans ses livres sacrés la doctrine des deux principes, il n'ait sapé par la base toute idée de morale. Placé entre deux forces contraires, l'homme ne s'appartient plus ; nulle liberté pour lui. Entraîné par la plus puissante, il subit des influences auxquelles la volonté ne saurait résister ; il n'est donc responsable ni du bien ni du mal qu'il opère : c'est une machine prédestinée, de toute éternité, au vice ou à la vertu, au bonheur ou à la souffrance.

L'Égypte effraie par les incompréhensibles contrastes de sa religion, est-ce le même peuple qui juge ses rois après leur mort, et se prosterne devant les animaux sacrés ? Est-ce le même peuple qui a des préceptes sublimes sur le respect des enfans envers leurs parens, et qui adresse un culte pieux aux plate-bandes de ses jardins potagers ? L'esprit se perd en présence de telles aberrations. L'Égypte sans doute eut des doctrines secrètes, mais quelles furent ces doctrines ? Le voile posé sur la statue de la sagesse à Sais ne fut jamais levé, et les hiérophantes de Memphis ont emporté dans le tombeau les mystères de leurs enseignemens.

Admirez la Grèce qui voudra : pour nous, nous n'en avons pas le courage. Sous l'enveloppe la plus délicate, sous les voiles tissés de la main des Grâces, sous les formes les plus inimitables, que nous y révèlent les arts ? La perte de toute idée noble et généreuse. Que quelques hommes rares s'élèvent pour protester contre la corruption générale, ils sont aussitôt poursuivis comme mauvais citoyens. Aristide est envoyé en exil ; Socrate et Phocion boivent la ciguë ; otez ces trois hommes qui ne sont pas sans tâche, quel Grec montrerez-vous, dont la vie ne soit souillée par quelque côté ? Qu'on ne nous parle plus surtout du républicanisme spartiate, la moitié des habitans du royaume de Sparte était formée par les Ilotes, et les Ilotes étaient des hommes que l'on considérait comme une chose, et qu'il était permis de tuer uniquement pour s'exercer à lancer des javalots. Qu'on ne nous vante plus la politesse et la philosophie d'Athènes, tant qu'on n'aura pas fait disparaître les innombrables turpitudes que recouvraient cette politesse et cette philosophie ! qu'on ne nous parle plus d'une religion, où les dieux finissent par pulluler au point qu'il devint impossible d'en tenir compte !

Quand la Grèce se fut assez amollie dans le luxe et la débauche, Rome se levant frappa de son glaive les quatre parties du monde. Vainement Carthage lui disputa l'empire des mers, vainement Mithridate liguait-il l'Orient contre cette dominatrice du monde connu, vainement la Gaule arrêta-t-elle dix ans, les pas de César : tout céda. Rome, que le vice de sa constitution rongait intérieurement,

s'efforçait de porter au dehors les principes d'un mal qui la dévorait ; vains efforts. Quand il n'y eut plus d'esclaves à faire, elle courba à son tour la tête sous le joug, se débattit un moment sous les proscriptions de Marius et de Sylla, et finit par ployer la tête, pour ne plus la relever devant Claude, Néron et Caligula.

Or, pendant que ces choses s'accroissaient, un petit enfant naissait dans une étable à Bethléem de Juda, et des bergers qui gardaient les troupeaux dans la plaine, avertis par un ange, venaient adorer cet enfant posé dans une crèche. Cet enfant était le fils de Dieu, et ces bergers, les premiers hommes appelés à contempler le gage de la réconciliation du ciel avec la terre.

Cet enfant grandit, et quand le moment fixé est accompli, une seconde révélation vient développer la première. Le monde entend une parole extraordinaire : *Faites pénitence*. Là, sont contenus tous les mystères de l'humanité. Les souillures du cœur, les ténèbres de l'intelligence, la colère de Dieu, la dégradation de l'homme ; mais aussi la pensée de miséricorde que va féconder cette masse de corruption, répandre une lumière, une chaleur divines, donner une force surnaturelle aux âmes énervées, et montrer aux hommes, pour but de leurs efforts, la possession de leur Dieu. Aussitôt un mouvement secret agit la terre ; tandis que le monde ancien accompli ses destinées dans la boue et les ruines, une société nouvelle, d'abord imperceptible, pauvre, obscure, méprisée, s'élève peu à peu ; ses racines plongent non dans la terre, mais dans la nature même de l'humanité ; elle grandit au milieu de ses persécuteurs ; le sang de ses premiers enfans lui donne une énergie merveilleuse. Tout à coup elle fait briller dans les cieux un signe, titre de son droit à la domination universelle ; elle guide avec ce signe divin un empereur païen à la victoire, et s'assied un moment sur son trône pour s'élever de là vers les peuplades du nord, pour aller faire l'élément d'un monde nouveau. Un mouvement s'est opéré dans l'empire : la foi avec son flambeau, la charité avec son feu divin, rapportent la lumière dans les intelligences, et réchauffent les cœurs. L'homme se fait une notion exacte de l'obéissance, et apprend à s'agrandir par elle, dès qu'il ne voit plus dans ceux qui commandent que les instrumens du pouvoir de Dieu, quelle que soit la société où la Providence l'a fait naître. L'idée de dévouement et de sacrifice, dont le libérateur prêche un continuel exemple, depuis la pauvreté de la crèche jusqu'aux tortures de la croix, rapproche les enfans d'Adam et leur rappelle qu'ils sont frères, attaque l'égoïsme qui les divise, reforme les liens les plus doux brisés par les passions, et fait germer sous le toit domestique, à l'ombre du sanctuaire, au fond des solitudes, les plus énergiques vertus, des prodiges tels que les païens n'en connaissent jamais. Quel païen eût pu se former l'image d'une vierge chrétienne, d'un solitaire de la Thébaïde, d'un prêtre de Jésus-Christ ? Ces types, si souvent réalisés depuis que la grâce de Dieu eut fécondé la terre, ni l'imagination des Grecs, ni la vertu de Rome, ni la sagesse de l'Égypte, ne les soupçonnerent jamais.

Au milieu des agitations du monde, un des spectacles les plus intéressans à coup sûr, est de considérer ces hommes qui, prêchant les doctrines dont ces merveilles étaient les fruits, les annonçaient par la prédication, avec leur plume, avec leur sang, tantôt simples cathéchistes, initiant les cathéchumènes aux mystères divins dans la sublime simplicité de la foi ; tantôt pour se justifier, citant au tribunal de Dieu les abominations dont l'idolâtrie fut la mère ; tantôt établissant des écoles de philosophie pour lutter avec les sophistes, et, après les avoir vaincus par la force de la logique, descendant de la chaire pour monter à l'échafaud.

Quand les persécutions des martyrs eurent cessé, celles des hérétiques commencèrent : l'exil d'Athanasie d'Alexandrie, d'Hilaire de Poitiers rappellent la sainte liberté des évêques primitifs. Ils étaient captifs comme saint Paul ; mais, comme lui, ils pouvaient dire : La parole de Dieu n'est pas pour cela enchaînée. Leur exil même servait à la répandre, et tout, jusqu'aux obstacles, concourait au triomphe du catholicisme.

Cependant le vieux monde croula, les antiques institutions disparurent, des sociétés nouvelles surgissaient de toutes parts. Les barbares envahisseurs cherchaient une place fixe au sein de l'Europe. Ils étaient presque tous hérétiques ou païens, mais il convenait qu'il en fût ainsi, pour confondre ceux qui plus tard eussent pu dire que les Vandales ou les Francs avaient apporté la religion du Christ au bout de leurs piques.

Un nouveau travail commence, travail sourd et intérieur, semblable à celui de la nature, lorsque, pendant l'hiver, elle prépare dans les entrailles de la terre la sève qui donnera les fleurs du printemps et les fruits de l'automne. Il fallait polir ces Huns et Goths, si grossiers : le catholicisme se mit à l'œuvre, Si vous ne comprenez rien